

DES "CELTES" AUX BRETONS.

Mon propos est d'être méchant et de combattre les mythes dépassés dont nous souffrons. Nous arrivons à un nouveau millénaire et il faut adopter une rigueur sémantique en tous sujets.

On traîne depuis l'Antiquité une notion de peuple (voire de nation) définie soit par la langue, soit par la région géographique où habitaient les gens qui parlaient cette langue (parfois par les deux critères ensemble). Les Grecs habitaient la Grèce et parlaient le Grec, mais eux-mêmes se nommaient Hellènes. Les populations très isolées se nommaient en général "les Hommes", le mot Inuit signifie "être humain" (Eskimo est le nom que leur donnaient leurs ennemis, les Indiens Algonkiens). A la Renaissance, suite à la découverte de l'ensemble du Monde et de tous les peuples qui y vivaient, on reprit les manières antiques de s'exprimer en les empirant. Il faut questionner la légitimité des mots dangereux que sont devenus peuples, races, nations (états-nations), tribus, castes, groupes ethniques (ethnies), etc. Le grec *ethnos*, *ethnikos*, signifiait national ou ethnique, le latin *ethnicus* désignait même un païen. *Populus* désignait d'abord le peuple, les habitants d'une nation constituée ou d'une ville, ensuite le peuple dans un sens de "classe" sociale, d'où même *populatio* signifiant l'action de ravager ! *Natio* se référait à la notion de naissance, pour les animaux l'espèce ou la race, chez les humains, la peuplade ou la nation. *Gens* se rattache à la notion d'engendrer, la souche ou la race dans son sens initial (La Fontaine nous parle de la "gent trotte-menu" pour les souris), puis par dérivation à la racine d'un peuple et à ce peuple lui-même. On voit combien ces termes sont ambigus.

L'histoire du mot "race" en Français n'est pas plus brillante. Il me fait penser aux questionnaires ridicules que sous le détestable régime fasciste de Vichy il fallait remplir sur ses quatre grands-parents, avec aryen, non arien, alors que les *Aryas* avaient été un peuple de l'Antiquité qui avait envahi l'Inde et dont bien entendu aucun n'était arrivé en Europe. Ce mot "race" serait dérivé de *radix*, racine, encore qu'on n'en soit pas certain, et serait entré dans la langue française à la fin du Moyen-Age ou à la Renaissance à partir d'un dialecte italique, puis peu après en anglais et en allemand. Il avait d'abord le sens généalogique de lignée familiale, d'ascendance et de descendance (c'est ce qu'on trouve chez les auteurs classiques, relisez Corneille, Racine, Molière etc, et c'est dans ce sens que jusqu'au milieu du XIXe s. on parlait des rois de France de la "première race" ou mérovingiens, de la "seconde race" ou carolingiens, de la "troisième race" ou capétiens). C'est dans ce sens que le mot a pu être emprunté par les éleveurs d'animaux domestiques qui faisaient de la sélection. Le premier auteur qui l'ait employé pour des populations humaines est le médecin angevin François Bernier (1620-1688), grand voyageur pour son époque (entre 1656 et 1669 il va en Palestine, Egypte, Perse, aux Indes, enfin en Turquie) et publie dans le "Journal des Sçavans" (XII, 1684, p. 148-155, sera reproduit en 1722 dans le "Mercure de France") un article "Nouvelles divisions de la terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent". Sa classification distinguait comme "espèces" les Européens, Lapons, Africains, Asiatiques et les Indiens d'Amérique. La deuxième moitié du XVIIe s. est celle où les premiers vrais naturalistes systématiciens, d'abord les botanistes, élaborent des classifications rationnelles, distinguent les "espèces", mais pas encore des "races". G. L. Leclerc, comte de Buffon (1707-1788) traita en 1749 des "Variétés dans l'Espèce Humaine" (H.N., III) et fut le premier à utiliser en Histoire Naturelle le mot "race", mais l'employa indifféremment comme synonyme de variété. D'ailleurs le langage courant utilise de nos jours encore en synonymie les expressions "genre humain", "espèce humaine", "race humaine", pour l'ensemble de

l'humanité. Carl von Linné (*Carolus Linnaeus*; 1707-1778) ne connaît d'abord que l'espèce, *species*, mais dans la 10^e édition, 1758, de son *Systema Naturae*, traite de *Homo sapiens varietas Americanus, Europaeus, Asiaticus, Afer*. Le nombre des variétés (le terme de "race" n'avait pas encore pris) fut étendu à cinq par J.F. Blumenbach (1752-1840) dans sa thèse de 1775 *De Generis Humani Varietate*. Ce n'est qu'au début du XIXe s. qu'on voit le terme de "race" alterner, pas toujours dans la même hiérarchie, avec "espèce" ou "variété".

Mais un autre courant de pensée, non naturaliste, introduira une confusion majeure au début du XIXe s. C'est celle de "race historique" (sans doute parallèle avec la notion de *Volk*, *völkisch* et de *Volkstum* pour les auteurs romantiques de langue allemande). Influencé par le romancier Walter Scott, l'historien romantique français Augustin Thierry (1795-1856), dans ses écrits de 1817 à 1853 (surtout en 1825 sa "Conquête de l'Angleterre par les Normands", puis en 1840 ses "Considérations sur l'Histoire de France" annexées à ses "Récits des temps mérovingiens") et son frère Amédée Thierry (1797-1873) dans son "Histoire des Gaulois" de 1828 lui feront une large place qui aura beaucoup de succès, et leurs ouvrages auront de nombreuses rééditions. Pour ces illuminés, le sort des nations serait commandé par les raisons de famille, de clan, de la horde des conquérants, de la fédération, et du peuple tout entier, les instincts soi-disant héréditaires, les traditions. Pour Augustin Thierry, les sentiments communs et héréditaires sont physiologiquement la "race", les mœurs, coutumes, religion, langue compris. Le langage commun sera désormais constamment infecté par le mélange des deux ou trois notions successives de "race", jusqu'à encore de nos jours.

La doctrine des deux Thierry eut hélas un retentissement certain. Un naturaliste physiologiste, le Dr William Frédéric Edwards (né à la Jamaïque en 1777, mort à Versailles en 1842), devint membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, *fellow* de la *Royal Society*, et créa la Société ethnologique de Paris en 1839 (elle disparut après 1848). Suite à la parution de l'"Histoire des Gaulois" il publia en 1829 une "Lettre à M. Amédée Thierry sur les caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire" (republiée en 1841 dans le premier volume des "Mémoires de la Société ethnologique de Paris", avec d'autres de ses articles, en partie posthumes). Il utilisa malheureusement la nomenclature des "races historiques" d'Amédée Thierry, horrible source de confusions qui durèrent jusque tard dans le XIXe s. Il voyagea beaucoup dans les provinces françaises, et fut même le premier à examiner en anatomiste la physionomie des habitants de la Bretagne, et aussi en amateur de linguistique. Car dès 1831 il avait rédigé son ouvrage "Recherches sur les langues celtiques", couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avec le prix Volney en 1834, mais seulement imprimé en 1844 après sa mort (Imprimerie Royale, XIX-538 p., dont 383 de lexicographie). Jetons un voile pudique sur le contenu de toutes ces spéculations. Le salon mondain du Dr Edwards fut fréquenté par Stendhal (cf. les "Mémoires d'un touriste"), son cabinet médical par Michelet. Le très respectable professeur d'anthropologie au Muséum national d'Histoire naturelle, Armand de Bréau de Quatrefages, lui tressera en 1867 une petite couronne rétrospective dans un historique d'ensemble sur les progrès de l'anthropologie ou histoire naturelle de l'Homme.

Lorsque en 1859 le Dr Paul Broca (1824-1880), chirurgien des hôpitaux, puis professeur de chirurgie à la Faculté de Médecine de Paris, fondera avec un noyau de médecins et de naturalistes de qualité, tous surtout anatomistes, la Société d'Anthropologie de Paris, elle mettra longtemps avant de pouvoir se dégager des nomenclatures et idées fumeuses des deux Thierry et d'Edwards. Il est vrai que pendant plus de trois-quarts de siècle encore, on n'avait aucune idée vraiment précise sur les mécanismes de l'hérédité et autres notions biologiques fondamentales. Pour autant tous ces savants précurseurs et ces érudits étaient, dans leur très grande majorité des esprits fort estimables à la recherche désintéressée de ce qu'ils s'imaginaient être des vérités scientifiques et il ne convient pas pour autant de leur jeter rétrospectivement des pierres d'infamie, sous prétexte d'être "politiquement correct".

Progressivement, depuis 1930 environ, pour les biologistes les plus avancés, depuis 1950 et surtout depuis 1960 et 1970, on est arrivé à complètement jeter aux orties la notion de "races" humaines. Evidemment, parfois encore jusque vers 1980, certains grands maîtres de la vieille génération pouvaient toujours y croire, et on aimerait être certain que tous les manuels scolaires aient réussi à l'éliminer. Elle ne survit que dans les pays et milieux où s'entretiennent, toujours par les mêmes confusions et beaucoup de mauvaise foi, des préjugés "racistes".

Une autre notion, archéologique et historique, complètement dépassée dans la majorité des cas, est celle de migrations, d'invasions, de conquêtes de peuplement, de colonisations massives, des raz de marées humaines sans doute au départ inspirées par des phrases ou expressions excessives, imagées ou mal assurées d'auteurs antiques. Ces mythes et ces idées ont conduit les "antiquaires", autrement dit les premiers archéologues des XVIII et XIXe s. , bloqués par la nécessité de rester dans la chronologie "biblique" traditionnelle, à attribuer aux Celtes, Gaulois, Druides et Cie, tout ce qui semblait en Europe Occidentale antérieur aux Romains. Pourtant les légendes et traditions populaires de certaines régions voyaient dans les monuments beaucoup plus tard décorés du terme de "mégolithiques", soit des "tombeaux des géants" (pays "germaniques"), ou des jouets de Gargantua, soit les maisons ou lieux de jeux de petits êtres féeriques (pays "celtiques"), interprétations populaires en général rejetées comme fabuleuses par les érudits. Au fur et à mesure que la chronologie préhistorique arrivait à se débloquer, mais de même qu'on avait antérieurement imaginé la dispersion des langues et des peuples après le Déluge par les fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, on s'est mis à imaginer des invasions de peuples ayant des traits spécifiques. L'un des archéologues visionnaires du milieu du XIXe s. fut par exemple le Baron de Bonstetten qui découvrit en 1865 le "Peuple des Dolmens". D'autres suivirent avec le "Peuple des Haches de Combat" (ou "de la Céramique Cordée"), avec le "Peuple des Vases Campaniformes", ou le "Peuple des Champs d'Urnes", etc., etc.

Ces dérives étaient inspirées par des modèles tirés des auteurs de l'Antiquité. Par exemple l'arrivée des Gaulois en Italie septentrionale (d'où la Gaule Cisalpine), en Grèce et jusqu'en Anatolie (les Galates). Et bien avant ceux-là, en sens inverse, les Scythes. Un modèle historique fut la tentative de migration des Helvètes en - 58, excuse ou prétexte pour Jules César d'enclencher la guerre des Gaules (mais relire le remarquable ouvrage de Michel Rambaud: "L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César", 2^{ème} édition, 1966, Paris, Les Belles-Lettres, 451 p.). Après avoir contenu cette migration amorcée (paraît-il provoquée par la pression des Germains d'Arioviste), Livre I, 29, César nous dit: On trouva dans le camp des Helvètes des tablettes écrites en caractères grecs. Il se les fit apporter (dommage qu'il n'y en ait pas eu de conservées !). Elles contenaient la liste nominative des émigrants en état de porter les armes, et aussi une liste "particulière" (*separatim*) des enfants, des vieillards et des femmes. Le total général était de 263.000 Helvètes, 36.000 Tulinges, 14.000 Latobiens, 29.000 Rauraques, 32.000 Boïens; ceux qui parmi eux pouvaient porter les armes étaient environ 92.000. En tout, c'était une population de 368.000. Ceux qui retournèrent chez eux furent recensés: on trouva un nombre de 110.000, bref un "génocide" partiel

Les auteurs de l'Antiquité Tardive nous donnent comme modèle de la première vague des grandes invasions des IVe et Ve s. A.D. les "peuples des steppes" conduits par Attila (mort en 453). Les historiens se gardent bien d'en évaluer les effectifs. Aux Champs Catalauniques (bataille de Moirey) on suggère sur pied de guerre un maximum de 100.000 hommes. Du côté "Romain" 40 à 50.000 guerriers, Francs, Wisigoths, Bretons, Burgondes; du côté "Hun" autant de guerriers Huns, Ostrogoths, Burgondes, Gépides. Les Alains d'Aetius

n'auraient été que 5.000 guerriers. L'effectif total n'aurait, selon Michel Rouche, que représenté qu'entre 2 et 5 % du total des populations "Gallo-Romaines" et "Barbares" installées en Gaule.

Une des premières réactions fermes contre l'abus d'utiliser de tels modèles pour expliquer les phénomènes culturels pré- et proto-historiques, fut celle de l'éminent professeur de préhistoire à l'Université de Cambridge, que j'ai bien connu, J. Grahame D. Clark, il m'a plusieurs fois fait l'amitié de me demander de faire une conférence à ses étudiants et on discutait de ce genre de questions ("*The invasion hypothesis in British archaeology*", *Antiquity*, 40, 1966, p. 172-189). Il en avait assez de voir expliquer toutes les innovations culturelles observées en Grande-Bretagne par une "invasion" massive de peuples ou de gens venus du continent. L'inondation finale du Pas de Calais datant du Mésolithique, vers -7.500 ans, il est évident que le premier peuplement de la fin du Paléolithique Supérieur, après le maximum du dernier froid, vers - 20.000, se fit à pied sec, venant d'ailleurs plutôt du Nord de l'Europe habitable. De même les Epipaléolithiques et premiers Mésolithiques d'Angleterre ont plutôt des affinités avec ceux des régions danoises et voisines. Ces migrations humaines ne devaient pas avoir concerné des effectifs bien nombreux. Ensuite il fallait passer avec des pirogues monoxyles ou des radeaux, on y était invité du fait que d'une rive à l'autre du Pas de Calais on voit fort bien les hautes falaises crayeuses d'en face (de même que du Sud-Ouest de l'Ecosse on voit bien le Nord-Est de l'Irlande et réciproquement). L'introduction de l'agriculture a pu se faire avec quelques semences et pas plus; celle de l'élevage en amenant quelques bestiaux, bref le genre de transports faciles à assurer par beau temps sur les petits esquifs, aussi bien partis de l'île et faisant une visite aller et retour, voire un raid chez les gens d'en face. Et de même pour bien des introductions techniques ou culturelles, avec finalement lors de l'Age du Bronze, à partir du moment où l'on disposa d'outils en métal permettant de construire des bateaux charpentés, de véritables échanges, dons réciproques, trocs ou "commerces" (encore un mot dangereux ou ambigu pour ces périodes), voire des échanges matrimoniaux ou dynastiques. Nous savons par les auteurs antiques que vers - 100, soit relativement peu de temps avant que César n'intervienne en Gaule (et fasse une tentative sans succès en Bretagne insulaire) certaines populations de Belges avaient passé la Manche: l'actuelle Winchester se nommait à l'époque romano-britannique *Venta Belgarum*, mais nous ne savons pas de quels effectifs il s'agissait, et peut-être même simplement de quelques familles aristocratiques.

Finalement les meilleures explications modernes et actuelles des transformations, évolutions et changements techniques ou culturels de toutes espèces n'impliquent que très peu de migrations de personnes. Les facteurs internes d'évolution des cultures complexes ont toujours pu jouer; ensuite les acculturations de proche en proche, phénomènes de "mode" ou de diffusion des techniques comme des idées. En nombre très limité des marchands, des marins, voire des "missionnaires" (un autre éminent préhistorien, d'origine australienne, que j'ai bien connu également, V. Gordon Childe, professeur à l'Université de Londres après avoir commencé à Edimbourg, en dépit de son "childeisme" - variante personnelle de pseudo-marxisme, avait imaginé, avant que les datations absolues n'aient été mises en œuvre et ruiné cette possibilité, que la "religion mégalithique" avait été diffusée du Proche-Orient jusqu'aux rivages atlantiques par des "missionnaires") ont pu jouer. Les transferts ou mouvements de membres des classes sociales élevées, les guerres entre chefs, les relations "diplomatiques", les mariages avec les échanges de cadeaux, de dots, de "compensations", auront eu leur rôle. Enfin lors des derniers siècles de la protohistoire, les prisonniers de guerre, les mercenaires voire les trafics d'esclaves ou de serfs auront uniformisé bien des choses, de même que les personnages bannis ou expulsés de chez eux sans être exécutés, ou évadés, le fonds des populations locales demeurant largement sur place.

Il est intéressant de rappeler, toutes précautions étant prises sur ce genre de supputations, quelques évaluations démographiques sur la croissance de la population européenne dans son ensemble: vers - 2.000 avant notre ère, elle aurait pu être de l'ordre de 20 millions d'habitants ? Puis ensuite il y aurait eu une régression, liée aux détériorations climatiques de la phase subboréale et du rétablissement incomplet de la phase subatlantique avec peut-être des épidémies et autres fléaux, avec vers - 1.600 comme vers - 600 seulement 15 millions, pour remonter à la fin de l'Age du Fer, vers - 50, à environ 35 millions. On a même pour cette dernière phase suggéré pour la Grèce 2,5 M, l'Italie 6 M, l'Ibérie 4,5 M, la Gaule 7,8 M, les Iles Britanniques et l'Irlande 1,3 M, la Germanie occidentale 1 M, la Germanie totale 2,5 M. De telles spéculations sont certes S.G.D.G.

Je vais être encore plus méchant, et dire qu'il faut absolument éviter d'employer un terme substantif tel que UN CELTE, LES CELTES, à tort et à travers, en dépit de son attrait "commercial". L'adjectif celte ou mieux celtique peut s'employer pour des traits culturels ou linguistiques, des caractéristiques qui s'apprennent et que n'importe qui dans le monde peut apprendre, sans que cela ait un sens ethnique limité.

Revenons à l'Antiquité classique. Hécatee de Milet, vers - 520, utilisa peut-être l'adjectif *keltikos* pour Narbonne, et situa peut-être *Massilia* en Ligurie, proche de la *Keltikê* (excusez l'absence de caractères grecs...), mais on ne le soupçonne que par une citation de très basse époque. Hérodote (484-420) nous apprend que le fleuve *Ister* (le Danube) prend sa source au pays des *Keltoi* et du mont (ou de la ville ?) Pyrénée, il coule à travers l'Europe, qu'il coupe par le milieu. Il aura peut-être été informé par les récits du navigateur carthaginois Himilcon vers - 450. Platon (427-347) utilise *Keltoi*, Xénophon (430-355) aussi; Aristote (384-322) cite la Celtique *Keltikê*, les *Keltoligues* pour les Celtoligures, enfin *keltos* et *Keltoi*. Pythéas, massacré par Polybe et Strabon, aurait cité les *Prettanikai nêsoi* (un périple du IV^e s., exploité sept siècles plus tard par Avienus (*Ora maritima*) utilisait *Albion*). Puis Plutarque (50-125 de notre ère) écrit *Keltai*, *Keltibêres*, *keltikos*, et pour lui *Keltikê* désigne la Gaule. Plutarque, comme Strabon (58 avant, 25 après) parlent des Galates et de la Galatie. Strabon connaît aussi les *Brettanoi* et *Iernê*. Si nous passons aux auteurs latins, Caton (234-149 avant notre ère) parle de *Gallia cisalpina*, *Gallia togata* pour des événements de - 291, donc d'après une source plus ancienne que lui, et *Gallia* pour - 166. Evidemment Julius Caesar (B.G. I,1) nous donne la phrase célèbre: *Gallia est omnia diuisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertia qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur*. Et tout le paragraphe serait à citer, pour ne pas dire tous les termes ethniques et géographiques de l'ouvrage et de ses dérivés chez d'autres auteurs. Catulle (87-54 avant notre ère) sera sans doute le premier à fournir (en dehors des citations incontrôlables ci-dessus d'auteurs anciens utilisés par des écrivains de basse époque) le terme *Brettanoi*; Jules César débarqua en *Britannia* et parle pas mal des *Britanni*, évidemment, aussi une fois de *Hibernia*. Properce (- 52 à +19) parle aussi des *Hiberni*. Tacite (54-117 ou 120), dans sa vie de son beau-père Agricola, cite, entre autres, *Caledonia*, *Hibernia*, *Mona insula*, *Orcadas*, *Ordovices*, *Siluri*, *Thyle*. Enfin Ammien Marcellin (330-400) sera sans doute le premier à mentionner les *Picti* et les *Scotti*. Arrêtons là cette pêche.

En somme, Hérodote situait vaguement les Celtes vers le Nord du Danube. Tous les géographes antiques situaient Bretagne (insulaire) et Hibernie en face de l'Espagne autant qu'en face de la Gaule, du fait d'une mauvaise conception cartographique, ce qui entraînait des approximations erronées de situation et de relations.

On a souvent rappelé récemment (par exemple, lire l'excellent petit résumé de Simon James: "*The Atlantic Celts, Ancient People or Modern Invention ?*", British Museum Press, 1999) qu'avant le tout début du XVIII^e s. (pas avant la traduction en anglais, parue en 1706, du livre de Dom Paul Pezron (Hennebont, 1639 - Paris, 1706) paru à Paris en 1703,

"Antiquité de la Nation et de la langue des Celtes, autrement appelés les Gaulois", *"Antiquities of the Nations, more particularly of the Celts or Gauls, taken to be originally the same people as our ancient Britains"*) les Gallois, Corniques, Ecossais, Manxois ou Irlandais ne se sont jamais considérés comme des Celtes. Certes, quelques érudits, comme l'humaniste écossais Georges Buchanan (1506-1582) en 1582, le hollandais M.Z. Boxhorn en 1664, enfin le grand savant gallois Edward Llyud (ou Llwyd) (1660-1709) ont perçu les similitudes linguistiques que connaissaient bien, entre autres, les marins, commerçants ou contrebandiers du Cornwall, et avant la coupure de la Réforme, tous les habitants bordiers de la mer d'Irlande. E. Lhuyd, en charge de l'Ashmolean Museum de l'Université d'Oxford (le premier musée du monde) avait publié dans le seul volume paru de son ouvrage comparatif, *Archaeologia Britannica*, en 1707, la grammaire et le vocabulaire bretons de Julien Maunoir, ainsi que des documents équivalents pour les deux langues insulaires sœurs.

Une fois sortis de l'enfermement dans les quelques 6000 ans de la chronologie biblique, les archéologues ont confiné leurs Celtes et Gaulois, conçus comme des entités archéologiques, dans leur Age du Fer, envisageant parfois des civilisations "pré-celtiques". Ils ont reconnu les caractéristiques "celtiques" des cultures de l'Age du Fer de Grande-Bretagne et d'Irlande, et les historiens et linguistes se sont empressés d'employer ces terminologies pour ces mêmes régions en ce qui concernait leurs domaines, et d'échafauder des hypothèses quant aux peuplements "celtiques" successifs desdites îles et de leurs évolutions et différenciations. Ils ont eu en général tendance à placer l'arrivée des premiers peuples celtophones relativement peu de siècles avant notre ère (souvent 5 ou 6 par exemple), ce qui impliquait une peu vraisemblable très rapide séparation entre les branches brittonique et gaélique. Quelques audacieux suggéraient de reculer la "celticisation" au début de l'Age du Bronze ou à l'époque du phénomène de la mode des vases campaniformes. Tout cela restait dans les schémas traditionnels des migrations et invasions massives de peuples.

Les travaux de ces deux dernières décennies ont rendu plausible une contemporanéité de la diffusion de proche en proche de l'agriculture et de l'élevage à travers l'Europe à partir du Proche-Orient (la "Révolution Néolithique" de jadis) avec celle des langues proto-indo-européennes, théorie qui n'est pas au goût de tous les linguistes d'ailleurs. On retrouverait ainsi les "Celtes", voire plutôt des Proto-Celtes, et les monuments mégalithiques dans le même panier de crabes ! En fait, si des éléments ou surplus de populations issues du Croissant Fertile du Proche-Orient, remontèrent la vallée du Danube et suivirent les deux rives de la Méditerranée et sautèrent d'îles en îles, en diffusant de proche en proche les nouveaux genres de vie, ils ne peuplèrent pas forcément toutes ces régions avec une égale densité ni n'exterminèrent les indigènes. Au contraire, les données récentes de la génétique moléculaire sur les populations actuelles montrent un impact très dégressif plus on va vers l'Occident Atlantique, où les descendants des peuplements anciens, alors pré-indoeuropéens de langues (dont l'Antiquité ne nous a transmis que quelques noms, comme les Ibères, les Aquitains et Vascons, -dont les Basques actuels sont issus, et les seuls à avoir préservé vivant leur antique et donc précieux idiome -, les Ligures ou les Etrusques) sont souvent très majoritaires. Des travaux tout récents sur les fréquences géographiques de marqueurs génétiques particuliers (notamment du chromosome Y, transmis par les pères, et qui se prête bien pour déceler une conquête "militaire"; et ceux de l'ADN mitochondrial, lui transmis très majoritairement par les mères) sont fort éloquents. Non seulement on s'aperçoit que le peuplement de la péninsule ibérique, Basques compris, a beaucoup d'affinités avec celui des régions berbères du Nord de l'Afrique (sans que ce soit particulièrement dû aux intrusions arabes du Haut Moyen-Age, qui ne sont qu'un reflet tardif), mais même que par exemple les habitants les plus occidentaux de l'Irlande et les Basques ont beaucoup d'affinités génétiques. Certes les mythes médiévaux irlandais faisaient venir les première, deuxième et cinquième "invasions" de l'Irlande de l'Ibérie. Les nouvelles données génétiques sur les

populations actuelles de l'Europe occidentale, en très rapide développement, tendent à montrer en gros qu'au moins près de la moitié des habitants ont des reflets de ces affinités autochtones, alors que la proportion en décroît très vite en allant vers l'Orient et devient presque infime en Anatolie, par exemple. Il survit majoritairement dans le pool génétique des populations actuelles d'Europe occidentale et septentrionale comme du Maghreb d'ailleurs, l'héritage des populations du Paléolithique Supérieur ayant survécu à la phase la plus froide du dernier maximum glaciaire, il y a près de 20.000 ans, après leur retour lors du réchauffement et de la reconquête progressive des territoires habitables.

Alors la diffusion des langues et parlers ou dialectes "indo-européens" fut surtout due à une série de phénomènes, de proche en proche, d'acculturations culturelles, d'éducation ou d'opportunisme, comme la majorité des changements techniques, sociaux ou religieux. Il est plus que probable que la diffusion et la différenciation des parlers "celtiques" (qui forment une famille incontestable de langues apparentées entre elles plus qu'avec les autres voisines) soient liées à l'expansion de proche en proche d'une "aristocratie" conquérant pouvoir dynastique, biens et territoires, mainmise sur les savoirs et les offices traditionnels comme ceux des "druides".

Il n'y a vraiment pas là de quoi continuer à rêver un ethno-centrisme, un "racisme" "celtique"... Un patrimoine culturel, partagé avec la moitié de l'Europe (on a parfois dit que ces fumeux "Celtes" étaient les premiers Européens...) et se modifiant sans cesse, n'a pas à être conçu comme un mythe ou un rêve.

Finissons par le cas particulier de l'Armorique. Dans l'Antiquité, les peuples dits Armoricaïns, par César et autres, dépassaient le strict Massif Armoricaïnn géologique et géographique. Bien entendu ils parlaient des dialectes gaulois. Sans doute même, leur "celticisation" linguistique et culturelle s'était faite bien avant l'Age du Fer, dès que des parlers de type indo-européen se mirent à y supplanter les langues descendant de celles du Paléolithique. Les "cités" armoricaïnnnes voisines de l'Océan avaient certes une belle marine, leur permettant des échanges au loin; pas seulement les Vénètes, dont la soi-disant suprématie sur leurs voisins me paraît encore un "coup de pub" de César, expert en la matière. Or savoir construire et faire naviguer sur un océan difficile de tels gros bateaux ne s'apprend pas en peu d'années, ce qui à mon humble avis exige une expérience de beaucoup de siècles, pour le moins. Avant d'avoir des "sénateurs", expression de César, comme toutes les tribus gauloises, ils avaient sans doute eu des "rois" (encore un mot à ne pas comprendre comme ceux du dernier millénaire), sortis d'une élite aristocratique pas forcément autochtone. En tout cas l'Armorique gauloise, puis celle du Haut-Empire, était fort peuplée et assez prospère.

Ce qui s'est exactement passé, en plusieurs phases, pendant la traditionnelle "crise du IIIe s., n'est toujours pas trop clair, d'autant plus que ce ne sont pas forcément les processus de désagrégation connus ailleurs qui ont forcément joué ici en une presqu'île maritime. En tout cas, et désormais tout le monde est d'accord, dès le IVe s. les autorités romaines ont favorisé le repeuplement par l'implantation d'immigrants surtout britanniques, venus soit des contingents de militaires ou des *deditices* installés derrière le *Limes* Romain-Germanique, soit directement de la Bretagne insulaire (recommandons encore une lecture, celle de Soazick Kerneis: "Les Celtiques. Servitude et grandeur des auxiliaires bretons dans l'Empire romain", Presses Universitaires de la Faculté de Droit de Clermont-Ferrand, 1998, XII-356 p.).

Puis aux Ve et VIe s. les phases de peuplements plus intenses, sur lesquelles il n'y a pas à s'attarder ici, sauf sur un point, leur mode de navigation pour traverser en grands nombres, la Manche. En effet, les Iles Britanniques offrent des possibilités de conservation des bois et autres restes organiques plus étendues que dans nos régions, à la fois pour des raisons géologiques et géographiques, et parce que bien des secteurs n'en ont pas été aussi féroceement dévastées par les agricultures successives que sur notre partie du continent. C'est

ainsi que l'on y a retrouvé des restes bien conservés de bateaux charpentés dès l'Age du Bronze, que ces savoirs-faire ont continué, tout comme chez les Vénètes et autres Armoricaïns, tant à l'Age du Fer (qui y dure au moins jusque 43 A.D.) qu'à l'époque proprement britanno-romaine, où les installations et bateaux du port romain de Londres sont bien connus. Il y avait beaucoup de choses à exporter, dont les lingots de plomb venant des mines du Pays de Galles et régions voisines, avec des cargaisons pouvant dépasser vingt tonnes de plomb (comme celle du bateau qui s'est brisé sur un rocher au large de Ploumanac'h). Il est évident que même laissées à leur propre sauvegarde au Ve s., les cités britanniques n'ont pas perdu les techniques efficaces de la construction navale, d'autant plus que même subdivisées entre des petits potentats locaux, elles restaient fortement de tradition romaine. Le bois des belles forêts ne manquait pas, et c'est donc sur de solides bateaux charpentés que les Bretons sont venus en Armorique, bien plus que sur des petits esquifs légers pour pêches côtières (voir S. McGrail: "Ancient Boats in North-West Europe", Longman, 1998, XX-324 p.; P. Marsden: "Ships and Shipwrecks", English Heritage, Batsford, 1997, 128 p.; B. Greenhill & J. Morrison: "The Archaeology of Boats and Ships, an Introduction", Conway Maritime Press, 1995, 288 p.). - Fin de mes méchancetés.